



PÈRE  
JEAN-PHILIPPE

**QUI  
LEUR JETTERA  
LA PREMIÈRE  
PIERRE ?**

**PAR L'AUTEUR DU BEST-SELLER  
QUE CELUI QUI N'A JAMAIS PÉCHÉ...**

SALVATOR



# QUI LEUR JETTERA LA PREMIÈRE PIERRE ?

« Alors, Padre, vous vous occupez des prostituées ? C'est formidable !

— Oui, en fait ce sont des transgenres.

— Ah... »

Lorsqu'on demande au père Jean-Philippe de témoigner de sa mission à l'association Magdalena, un silence gêné s'installe en général assez rapidement. Comment, en tant que prêtre, assumer un accompagnement humain et spirituel aussi délicat que celui des personnes prostituées transgenres ? Ce monde peut sembler étranger, et même effrayant, à bien des gens. Des années après le début de l'aventure, l'initiateur dévoué de cette mission unique en son genre demeure lui-même surpris que la vie l'ait mené là.

Du premier camping-car du bois de Boulogne à la maison d'accueil Magdalena, en passant par les pèlerinages à Lourdes, le père Jean-Philippe nous fait découvrir les réalités de l'accompagnement des personnes prostituées. Il nous invite ainsi à entrer avec lui dans un accueil de l'autre qui renonce à l'efficacité et consent à la seule présence. Au fil de leurs témoignages, les personnes prostituées nous entraînent dans la simplicité de leur foi et de leur quête spirituelle. Loin de nous faire perdre notre latin, elles nous poussent à quitter nos zones de confort et nos cadres inutiles pour adopter un regard d'amour dénué de jugement : celui du Christ sur chacun de nous.

Un véritable chemin de conversion qui nous fera peut-être affirmer avec l'auteur : « Les plus pauvres se sont occupés de moi. »

*Le père **Jean-Philippe** est un religieux, membre de la communauté Saint-Jean. Il a fondé différentes œuvres, notamment les Tournées du cœur auprès des SDF, l'association Magdalena auprès des personnes prostituées et Saint-Jean Espérance auprès des toxicos. Son premier ouvrage, Que celui qui n'a jamais péché... (Salvator, 2013), est un best-seller. Il est une des figures marquantes du film Lourdes (2019), de Thierry Demaizière et Alban Teurlai.*

SALVATOR

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

beaucoup plus en profondeur. Ce fut un visage d'homme déterminant pour moi. Jusqu'à présent, les hommes étaient à mes yeux tous cruels, menteurs, faux-jetons, arnaqueurs<sup>2</sup>. Fernand-Marie témoignait réellement de ce en quoi il croyait, ce n'étaient pas que des paroles. Il me présenta des amis, m'invita à dîner, m'emmena à l'adoration à Montmartre...

En juin 1971, je partis faire mon service militaire. J'étais en service dans le train et dans des sociétés de transport, à La Rochelle. J'étais encore un peu largué et j'ai rencontré des filles tout aussi paumées. Cependant, je me posais beaucoup de questions importantes sur la vie et j'ai beaucoup lu, notamment des témoignages. C'est à cette période que je suis allé pour la première fois suivre une retraite à Châteauneuf-de-Galaure. Je fis alors une nouvelle rencontre déterminante avec le père Finet. Ses conférences sur la Vierge Marie et sur Marthe Robin entraient comme en dialogue direct avec mon cœur et mon intelligence, à tel point que je n'arrivais pas à prendre des notes. Les paroles m'atteignaient directement. Sur place, j'étais aussi touché de ne recevoir aucune parole blessante ou condescendante qu'on aurait pu m'adresser parce que je n'étais pas croyant, que je venais d'un milieu ouvrier ou que je n'avais pas fait d'études... Peu à peu, la foi grandit en moi. À mon retour de service, je me suis installé dans une chambre de bonne trouvée par un curé à Neuilly. J'allais à la messe tous les soirs et je me confessais régulièrement : un soutien précieux pour moi dans cette nouvelle phase de ma vie.

La Sainte Vierge se sert souvent de gens simples et bons, tels que Fernand-Marie et ses amis catholiques, pour nous faire découvrir combien elle nous aime. Grâce à Fernand-Marie, je partis en pèlerinage à Lisieux où j'eus la chance de me trouver seul dans la chambre de la petite Thérèse pendant une bonne



dizaine de minutes – événement d’autant plus exceptionnel qu’il y avait du monde ce jour-là. En prenant conscience de la guérison que Thérèse avait reçue de la Vierge Marie, je fis alors une vraie rencontre avec la mère de Jésus. « Si vous saviez combien je vous aime, vous en pleureriez de joie », dit-elle à Medjugorje. Avant cela, Marie m’avait toujours semblé inatteignable et j’étais un peu perdu pour entrer en dialogue avec elle. C’est en mesurant son amour dans la chambre de Lisieux que j’ai pu rencontrer le Christ et goûter à la joie véritable, qui n’a rien à voir avec le plaisir que j’éprouvais lorsque j’allais en boîte... Avec mon regard si abîmé sur les hommes, j’avais besoin d’elle pour aller à la rencontre de cet homme qu’était Jésus. Et le miracle se produisit.

En 1973, je décidai de donner une semaine de mes vacances comme bénévole au Foyer de Charité pour aider au ménage, à la cuisine et au jardin... Le soir, j’allais écouter les conférences données par un prédicateur extérieur. Ses enseignements me touchèrent au cœur et me réconcilièrent avec des thèmes aussi essentiels que le péché originel ou la virginité de Marie, dont j’avais gardé une image négative et caricaturale. Loin de toutes les paroles moqueuses que j’avais entendues, je recevais enfin une vraie lumière sur ces sujets. Un jour, je croisai le prédicateur dans les escaliers de Châteauneuf, il me regarda et me sourit avec une bonté qui me bouleversa profondément. Je finis par vaincre ma timidité et allai toquer à sa porte pour lui dire combien il m’avait fait du bien : je me sentais réconcilié, rénové intérieurement par ses enseignements<sup>3</sup>.

C’est alors que, grâce à Fernand-Marie, j’ai rencontré Jean Vanier, fondateur des foyers de L’Arche<sup>4</sup>. À l’issue d’une de ses conférences, il me proposa de rejoindre un foyer en cohabitation avec des personnes adultes handicapées, et j’acceptai. Dans

notre colocation, nous étions six ou sept et vivions une petite vie communautaire. Chacun de nous avait sa chambre, nous allions à notre boulot le matin et nous nous retrouvions le soir. En plus de moi, il y avait deux autres « assistantes ». L'une d'entre elles, Marie-Françoise, terminait sa médecine. Elle était protestante. Moi, je redevais catholique, ce qui donnait lieu à des discussions assez mouvementées. Je tombai si amoureux d'elle que je finis par lui dire avec mon romantisme tout masculin : « Tu as squatté ma tête et mon cœur. » C'est ainsi que nous avons commencé notre aventure ensemble, tout en prudence, car je n'étais pas du tout sûr de moi. Je n'étais qu'un petit ouvrier chez Peugeot, sans confiance en moi, face à un médecin. Cela m'intimidait beaucoup. Nous avons fait une retraite à Châteauneuf-de-Galaure, à la suite de laquelle Marie-Françoise est devenue catholique. Nous priions et allions la messe ensemble. J'avais envie de l'épouser mais cela m'effrayait : je me croyais nul, incapable d'assumer une épouse et des enfants. J'étais en plein questionnement, d'autant plus que je me sentais secrètement appelé à une vocation religieuse. Mais selon moi, je n'étais digne ni d'une voie ni de l'autre. Je me suis donc rendu plusieurs fois à Châteauneuf, seul ou avec Marie-Françoise. Plusieurs événements m'aidèrent à y voir plus clair.

À Châteauneuf, j'avais essayé plusieurs fois de voir Marthe Robin, sans succès. La seule fois où je n'avais rien demandé, on me proposa de la rencontrer, à la faveur d'un désistement. J'étais très intimidé en entrant dans sa chambre, mais Marthe Robin savait mettre tout de suite à l'aise. Elle me demanda de sa petite voix très douce :

— Bonjour. Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Philippe, je suis un ami de Fernand-Marie, je travaille avec lui chez Peugeot.

— Ah oui, il m'a parlé de vous ! Il vous aime beaucoup, me

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



voudraient sortir de la prostitution. Vous n'auriez pas un lieu pour nous par hasard ? » Et l'évêque de lui répondre aussitôt : « Si, j'ai quelque chose. » Accompagné de deux ou trois bénévoles très investis dans l'association Magdalena, Jean se rendit en reconnaissance sur les lieux. Ils avaient trop peur de me voir une troisième fois déçu. Mais ils eurent un tel coup de cœur qu'ils m'invitèrent à le visiter. Le lieu m'a tout de suite séduit. Il y avait une grande douceur dans ce monastère que venait de quitter une petite communauté de sœurs de la spiritualité de sainte Hildegarde. La proximité de la forêt de Fontainebleau et le canal qui coulait en bordure du terrain offraient un cadre très apaisant. Il y avait de plus une chapelle aménagée, un oratoire, une crierie tout équipée ainsi qu'un terrain où cultiver un potager et élever quelques poules. Nous avons donc signé avec le diocèse de Meaux : le début d'une nouvelle aventure.

Plusieurs travaux de rénovation s'imposaient avant que nous puissions nous installer et durant deux ans, tous les week-ends ou presque, des bénévoles de Magdalena se sont mobilisés sur le chantier. Ils ont fait un travail incroyable. Durant tout ce temps, l'évêché de Meaux nous a généreusement financé l'électricité et le gaz. Nous avons commencé par vider neuf tonnes de vieux meubles, de matelas moisis et autres revues des années 1970. Nous avons ensuite fait venir une entreprise pour les gros travaux de maçonnerie, mais tout ce que nous pouvions faire nous-mêmes, nous l'avons fait : poser la moquette, décaper les murs et les peindre... Les filles du bois sont également venues donner un coup de main en travaillant sur le chantier : un moyen pour elle de connaître la maison et de se changer les idées. Cette mobilisation fut un bel effort général, dans l'esprit de Magdalena.

L'inauguration de la maison eut lieu le 4 septembre 2016.

Nous attendions cent à cent cinquante personnes maximum ; deux cent cinquante sont venues : des frères et sœurs apostoliques de Saint-Jean, des bénévoles, des amis, des voisins... Je garde dans le cœur cette exhortation de Mgr Nahmias, qui présidait la messe : « Votre vocation, c'est de rendre leur dignité à ces personnes que vous accueillez, au nom du Christ. » Le 4 septembre 2016 correspondait aussi au jour de la canonisation de Mère Teresa à Rome. Beaucoup d'amis s'y rendaient : « On ne pourra pas être là pour l'inauguration, mais on priera pour vous depuis Rome ! » Comme j'aime beaucoup cette sainte, j'avais préparé un panier avec des petites phrases d'elles à tirer. Durant la messe, je l'ai beaucoup priée pour recevoir une lumière de sa part sur cette maison que l'on inaugurerait. Et je suis tombé sur cette parole : « La révolution de l'amour commence par un sourire. »

Les premiers mois qui ont suivi l'ouverture de la maison n'ont pas été faciles. Rien d'étonnant à cela, je m'y attendais : avec l'ouverture de la maison Magdalena, c'est la première fois que se créait un lieu d'église pour accueillir des personnes transgenres, très fragilisées par leur vie et très déstructurées.

La première personne que nous avons accueillie est Charm, qui avait choisi de revenir à une identité masculine. Nous l'aimions et l'aimons encore beaucoup, avec sa voix forte, son très grand cœur, son énergie débordante... Mais après tout ce qu'il avait vécu, il était dans un très grand mal-être. Originaire de Côte d'Ivoire, il avait été placé après le décès de ses parents dans un orphelinat où il avait été violé plusieurs fois par jour par des hommes de passage. C'était donc un garçon littéralement explosé intérieurement, souffrant de gros problèmes d'alcool, ce que l'on peut comprendre – d'autres se seraient suicidés à sa place. Sur les conseils de spécialistes, on lui proposa de suivre des cures psychologiques, qui échouèrent. Son mal-être était tel

que cela se termina en violences à la maison et nous avons dû finir par lui demander de partir. Dans un sens, c'était un échec : ce que nous souhaitions de meilleur pour lui n'avait pas marché. Mais en même temps, ce passage dans la maison lui a permis de recevoir beaucoup : il aimait s'occuper de la chapelle, décorer la table, faire la cuisine... Charm nous a parfois coûté une fortune en nourriture : il nous faisait des plats délicieux sans forcément faire attention à la note. Nous nous en rendions compte plus tard ! Il demeure en lien avec la maison et bien qu'il perde régulièrement son téléphone, nous parvenons tout de même à nous contacter. Parmi les premières filles de la maison, il y a eu aussi Connie qui est retournée à la prostitution ensuite. Elle avait vécu une enfance très difficile également. Prostituée très tôt pour nourrir la famille, elle était très dépendante des substances chimiques, de l'alcool et du shit.

## **Principes de vie**

Les trois piliers fondamentaux de la maison Magdalena sont l'accueil, la restructuration et la réinsertion. Il s'agit de proposer à ces personnes un accompagnement dans la durée, au sein d'une maison d'accueil, qui puisse les aider à sortir de la prostitution, à se reconstruire et à se réinsérer dans la société, et cela en réponse à leur demande personnelle. La maison Magdalena souhaite vivre dans un esprit particulier, un climat familial, condition nécessaire pour se construire ou se reconstruire<sup>2</sup>.

Face à des personnes en si grande souffrance, nous faisons bien attention à ne jamais donner de leçons de morale. Cela ne sert à rien. En revanche, nous donnons des repères : un horaire à respecter et des règles de base qui constituent une aide véritable dans le chemin de chacune. La maison Magdalena est avant tout

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*de moi-même et la force pour avancer.*

## Chapitre 3

### De l'efficacité à la présence

LORSQUE l'on a adopté des réflexes professionnels durant des années, il n'est pas évident d'appréhender un projet sans le prisme de l'efficacité. L'efficacité d'une mission telle que la maison Magdalena est importante dans la mesure où nous préparons les filles à leur réinsertion dans la société. Cependant, il s'agit d'être réaliste : ce n'est pas parce que sur le papier, sur un dossier, tout semble aller comme il faut, que pour la personne, tout va bien. La finalité des décisions prises dans cet accompagnement n'a rien de comparable avec l'efficacité telle que la conçoit le monde, car il s'agit avant tout de respecter une personne qui compte sur nous. Difficile pour nous d'oser entrer en contradiction avec les cadres et les normes d'un monde où l'on applique des méthodes. Entre la miséricorde, l'écoute du cri de ceux qui appellent au secours et nos limites humaines et matérielles, nous sommes souvent tiraillés, et si nous ne portions pas cela en équipe, cela deviendrait écrasant. On ne peut pas porter seuls, à bout de bras, les appels au secours, c'est impossible. Et l'une des méthodes « divines » est de courir à la chapelle !

Tandis que le monde d'aujourd'hui ne marche qu'à la rentabilité, nous essayons pour notre part de ne pas viser les résultats. Il faut avant tout une grande patience. Combien avons-nous sauvé de filles depuis deux ans ? Douze. Mais qu'est-ce



que cela veut dire ? Dans quel tableau, dans quelle courbe est-ce que cela rentre ? Il nous faut accepter notre pauvreté, dans ce domaine. Notre critère n'est pas la réussite, mais : « Est-ce que mon cœur et son cœur ont grandi ? » Nous sommes tous des pauvres. Bien entendu, quand on a passé des heures à monter des dossiers pour obtenir des financements, à passer des coups de fil à droite et à gauche, on a envie que les résultats suivent. Mais de là à passer outre les personnes... Le risque est grand alors de mettre les pauvres au service de notre propre réussite. Pour franchir ce pas, il faut une grande purification personnelle en plus de la charité fraternelle. Au reste, je suis sûr qu'à un moment donné la Vierge Marie nous rattrape, parce que ce n'est pas son truc. À Pellevoisin, à un moment où c'était un peu fragile, où il n'y avait plus grand monde, j'ai dit à mon supérieur :

— On va être obligés de fermer, parce que financièrement...

Le père m'a regardé, avec de gros yeux :

— Père Jean-Philippe, une âme, ça n'a pas de prix, et puis ce n'est pas vous qui payez, c'est la Sainte Vierge.

Puis il a tourné les talons et s'en est allé. Je n'ai jamais oublié ce moment. Mais comment faire le lien entre la recherche de fonds pour faire tourner la maison, et le fait que ce n'est pas un projet à simple dimension humaine, que c'est la Sainte Vierge qui nous confie ses plus pauvres ? N'ayons pas peur ! Elle nous donnera les moyens de veiller sur ceux qu'elle nous confie. Et puis elle ne nous confie pas d'abord ces personnes dans une perspective de « réussite », mais pour qu'à la maison, elles se sentent en paix, en sécurité auprès de nous, comme des enfants. Il ne s'agit pas de les placer dans nos murs, mais *avec nous*. Alors acceptons de ne pas toujours savoir comment faire. Cela nous permettra d'être réalistes et de rester humbles, afin de grandir dans notre vie de personne humaine.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

prêtre, on aime bien s'occuper des jeunes. C'est une promesse de dynamisme. Alors on apprend les méthodes qui vont bien... et on se lance. Mais comme toujours, c'est sur le terrain qu'on se forme. J'ai eu la chance d'être formé par un éducateur-né : le père Gérard Philippe, de l'œuvre des pères de Timon-David. Ce prêtre avait un vrai charisme pour s'occuper des jeunes et a fait un boulot énorme dans tout le sud de la France. Dans les années 1970 en France, où il y avait de grands débats sur la question de l'autorité, il arrivait à mener cent vingt enfants seul. Avec lui, au premier coup de sifflet, on rangeait les jeux pour le rassemblement, les filles à droite, les garçons à gauche, en rang et par ordre d'âge. Puis silence, direction la chapelle. En entrant, les jeunes s'arrêtaient dans les allées, lui frappait dans ses mains, une génuflexion, et tout le monde allait s'asseoir. Il fallait de l'audace pour s'autoriser ces méthodes en ces années-là, mais il était très libre. Il avait aussi le physique de l'emploi et une grande gueule ! Par-dessus tout, il aimait ces jeunes (il les connaissait tous par leur prénom), qui le sentaient bien.

J'ai eu la chance d'apprendre beaucoup de choses à son contact en étant son assistant. Un jour, par exemple, une petite gamine de 7 ans, toute mignonne, voulait venir sur mes genoux. Attendri par sa bouille, j'ai accepté. Le père Gérard Philippe m'a regardé du coin de l'œil sans me faire aucune réflexion. Au bout de deux minutes, il m'appelle : « Jean-Philippe, tu peux venir s'il te plaît ? » Et là il me dit : « J'ai une chose à te demander : ne prends pas les enfants sur tes genoux. Tu n'es pas leur papa. Autrement, il y a un risque de transfert affectif, et les enfants ne viennent pas pour ça. Et puis ça peut créer des problèmes avec les parents, donc fais attention... » Gloups. Je ne m'attendais pas à ça et mon orgueil en a pris un coup. Mais il avait raison.

Lorsque nous accueillions les enfants le matin, il fallait les appeler par leur prénom. Un détail important pour créer un lien

dans la durée. Seulement, voilà ! ils étaient soixante-dix ou quatre-vingts, et je n'avais aucune mémoire des noms. Cela m'a donc demandé un petit effort de mémorisation. Mais le jeu en valait la chandelle parce que les enfants le remarquaient. Un jour, le père Gérard Philippe m'a laissé le groupe avec pour consigne : « Je te laisse faire le rassemblement, puis leur lancer un film. » J'ai paniqué : une centaine d'enfants à canaliser, à moi tout seul ! Cela a dû se voir. Les fortes têtes ont tout de suite senti qu'il y avait du flottement et en ont profité pour commencer à contester. Mais j'avais observé le père Gérard Philippe lors des grands jeux obligatoires qui avaient lieu à chaque fin de matinée et d'après-midi. Si des enfants ne voulaient pas jouer, il leur disait : « Ok, tu rentres chez toi et, la prochaine fois, tu m'apportes un mot de tes parents attestant que leur enfant ne participera pas au grand jeu. » J'ai donc observé la même fermeté avec l'un d'entre eux qui ne voulait pas entrer dans la salle regarder le film. « Tu ne veux pas rentrer ? Très bien, reste là, on verra avec le père quand il reviendra. » Au bout de deux minutes, se sentant un peu bête tout seul à l'entrée de la salle, il cessa de bouder et vint me voir en disant : « Bon, ok, j'y vais ! » Intérieurement, je me suis dit : « Ouf ! Ça a marché ! » Il faut trouver la bonne manière de faire pour que l'enfant sente qu'il est face à quelqu'un de ferme. Si j'avais été frontal, par exemple, il aurait pu se braquer et cela se serait terminé en cris et en pleurs.

Éduquer constitue un exercice d'autorité particulier. L'autorité se met au service de la personne, qui n'est en rien quelque chose d'abstrait. Une personne, c'est quelqu'un, c'est concret. Trouver ce qui va l'aider à grandir spécifiquement demande à l'éducateur de mettre en œuvre son intelligence, son affectivité, sa sensibilité, sa cohérence. Lorsque l'on demande des choses à un jeune, il y a des lieux où il ne faut pas lâcher en

se rappelant que ce n'est pas pour moi ni pour prouver que j'ai raison, mais pour que l'autre avance. J'ai par exemple offert un jour à Thalia un ordinateur portable qui avait déjà chez elle un gros ordinateur cassé. Sa chambre n'étant pas très grande, elle n'a rien trouvé de mieux à faire que de prendre son ancien ordinateur et de le mettre dans la lingerie. Quand j'ai vu cela, j'ai pris l'ordinateur et l'ai déposé devant sa porte. Et elle de réagir, furieuse : « Qu'est-ce que c'est que ça, père ? » Je lui ai répondu : « Attends, c'est toi qui m'engueules en plus ? La lingerie n'est pas un dépotoir. Donc tu prends l'ordinateur et tu le montes au grenier. » Elle a commencé à rechigner : « Oui, mais moi je ne suis pas forte, et c'est trop haut ». Je lui ai conseillé : « Demande, et on te donnera un coup de main. » Elle a fini par le faire. J'aurais tout à fait pu me dire : « Bon, tant pis, laisse tomber ! Je vais le faire moi-même. » L'enjeu éducatif réclame une certaine intelligence et un certain regard sur la personne. Cependant, toute la difficulté reste, pour l'éducateur, de montrer l'exemple, en faisant lui-même ce qu'il exige de l'autre. « Pas d'éducation sans confiance et pas de confiance sans affection. » J'aime beaucoup ce principe éducatif de Don Bosco, fondateur des Salésiens et patron des éducateurs catholiques.

Les repères offerts que l'on a la tâche de transmettre ne doivent pas avoir pour but de me sécuriser moi, mais d'aider celui que j'accompagne, petit à petit. Il s'agit avant tout d'essayer de respecter l'autre. Par exemple, une fille arrive systématiquement dix minutes en retard à la prière. Quand je lui en fais la remarque, elle me répond : « Oh ! mon père, je n'ai pas réussi à me réveiller ! » Soit. J'accepte : je m'estime déjà heureux qu'elle ne m'envoie pas promener, moi et ma chapelle. Après avoir commencé à obéir aux règles, la prochaine étape pour les filles est de les choisir. Pour cela, elles doivent oser

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Comme tous les hommes, j'ai besoin de réaliser des choses. J'aime notamment bricoler, réparer... Quand j'ai été envoyé auprès des jeunes toxicos du Patriarche, peu de temps après mon ordination, j'ai voulu mettre ces dispositions au service des autres. En plus de dire la messe et d'assurer quelques conduites, je faisais donc du bricolage, du jardinage... Seulement voilà : les jeunes venaient sans cesse me tirer de ma besogne pour des prétextes variés. Alors j'ai fini par comprendre le message : « Mais, père, vous faites quoi ? J'ai besoin de vous ! » Aristote affirme : « L'insensibilité est le pire des défauts. » Si le Seigneur m'a donné la grâce d'être vulnérable et sensible aux souffrances des autres, j'ai mis des années et des années à découvrir que la présence primait sur l'efficacité. Dès que je pouvais, je recommençais à réparer ou acheter des choses pour la maison, le jardin... Mais de nouveau, ils venaient me chercher. J'étais à côté de la plaque. Il ne suffisait pas de faire des choses pour eux ou prendre du temps à côté du travail pour les écouter. Ce dont ils avaient surtout besoin, c'est de la présence du père : de son regard, de son soutien, de l'espérance qu'il donne par la confiance. Ce sont eux qui m'ont aidé à devenir père ! Certes, cela n'a pas été un apprentissage facile et doux : ils ne m'ont rien épargné ! Ils se moquaient de moi et me charriaient à tel point que j'en ai pleuré plusieurs fois. En fait, cela me blessait dans mon orgueil. Intérieurement, je me disais : « Eh, oh ! Je suis prêtre, quand même, pas n'importe qui ! Ils devraient me parler autrement ! » En réalité, je n'étais pas du tout dans une paternité humble. Je n'étais pas dans l'attitude du vrai serviteur. Pour moi, servir signifiait proposer mes services : « Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? » Si Jésus nous dit : « Je ne vous appelle plus serviteurs, mais amis<sup>1</sup> », alors cela change tout. Les traditions familiales ou religieuses, bien qu'importantes, n'ont

plus la primauté, et le risque de faire peser un poids sur les épaules des plus fragiles, des petits, diminue car ils sont mes frères. L'Évangile est une belle aventure et comme prêtres, nous sommes serviteurs de nos frères à la suite de notre maître.

Les jeunes m'ont appris que j'étais une présence rassurante, notamment grâce à l'habit. L'habit pose les choses : il y a un religieux qui est là avec nous, cela se voit et ce n'est pas un déguisement. C'est une présence particulière. Mais comment parler à un prêtre ? Ils ne le savaient pas ! Ils n'arrivaient pas bien à se situer. Je n'étais même pas conscient que je leur faisais peur et que je les renvoyais à la leur culpabilité, à la honte de ce qu'ils avaient pu faire en tant que toxicos. Et si par malheur j'étais maladroit, ils m'envoyaient sur les roses. Au Patriarcat, dans les années 1980, il y avait des bandits, des types qui venaient de groupements terroristes de l'époque (l'ETA, les groupuscules italiens...), qui avaient posé des bombes, tué... toutes choses qu'ils n'auraient jamais faites s'ils n'étaient pas drogués. La plupart étaient espagnols, italiens ou français. Ma présence les renvoyait à leurs racines religieuses et à l'éducation un peu étroite qu'ils avaient reçues en la matière. Ils avaient gardé en mémoire que « si tu n'es pas sage, le bon Dieu va te punir ». Comme prêtre, j'étais donc le représentant de ce Dieu exigeant à qui il faut rendre des comptes.

Dès que je me donnais auprès d'eux un rôle d'éducateur, de « persuadeur », leur attitude me signifiait fermement : « Écoute, on ne t'a rien demandé. Assieds-toi et ferme-la. » Comme le dit le proverbe : « Le bon Dieu nous a fait deux oreilles et une bouche pour qu'on écoute deux fois plus qu'on ne parle<sup>2</sup>. » L'exercice était difficile : comme jeune prêtre, j'avais découvert de belles choses et j'avais envie de les transmettre généreusement pour qu'ils puissent en vivre. Mais les grands

discours ne marchaient pas. Soit ils ne m'écoutaient pas, soit ils m'écoutaient par politesse, dans la plus grande indifférence, et me lançaient au bout de dix minutes : « Merci, Padre. Et au fait, t'aurais pas une cigarette ? » Je comprenais que je m'étais fait avoir. Ils avaient beaucoup de flair pour reconnaître dans quelle disposition j'étais. Quand je venais m'asseoir auprès d'eux, simplement pour être là, et que j'étais un peu plus vulnérable, ils le sentaient. Il y en avait toujours un qui devenait un peu plus cajolant pour profiter de la situation : « Ah ! mon père, c'est gentil de passer du temps avec moi. Ça me touche beaucoup, vraiment. » Touché par cet aveu qui me mettait un peu de baume au cœur, car j'avais l'impression d'être quotidiennement passé au crible, je lui répondais : « Merci, merci ! Écoute, je suis heureux d'être là, auprès de toi. » Suivait un moment de pause, puis le jeune reprenait : « Et sinon, t'aurais pas une cigarette, s'il te plaît, parce que je n'ai plus rien du tout ? » Je venais encore une fois de me faire avoir ! À force, j'ai appris à ravalier ma fierté et à m'avouer que je m'étais fait embobiner. Dans ce genre de situations, j'ai fini par être suffisamment libre pour pouvoir faire comprendre au jeune que je n'étais pas dupe, mais que c'était sans rancune. Avec un peu d'humour, je lui disais par exemple, le lendemain, sourire aux lèvres : « Tu m'as bien eu, quand même ! » Quand le gars se mettait à sourire en retour, c'était bon signe : le début d'un lien. Je précise que je vérifiais tout de même avant qu'il n'était pas trop mal luné. S'il avait sa tête des mauvais jours, ce n'était pas la peine d'essayer.

Ces jeunes m'ont ainsi appris à être simplement là. Et c'est en passant des heures et des heures à ne rien faire que j'ai appris à être une présence. Certes, je continuais de passer des heures à suer, entre le bricolage, le jardinage, les conduites chez le médecin, le dentiste, les petits cours de philo le soir après le repas. Mais il y avait malgré tout beaucoup de temps où je

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

désirer les acheter. Sur le coup, j'ai vécu cela du mieux que je pouvais ! J'ai passé une super soirée dont je suis reparti content et... saoul parce qu'elles m'avaient généreusement fait goûter à la tequila : on frappe le verre et on boit d'un trait ! Au bout de trois ou quatre verres, j'étais pompette, ce qui les faisait beaucoup rire. Il est important de rester naturel : je ne suis pas envoyé à des prostituées, mais à des personnes qui attendent quelque chose de moi, mais qui peuvent me tester, consciemment ou inconsciemment.

Pour aller à la rencontre des filles du bois, il faut commencer par faire tomber peur et méfiance. Au début de mes tournées avec les Captifs<sup>1</sup>, je me trouvais avec des personnes qui connaissaient déjà les filles. Nous avons une charte, dans laquelle il était écrit qu'il fallait commencer par se présenter, ne pas tutoyer systématiquement... Comme j'étais nouveau, je me suis donc introduit ainsi : « Bonjour, je suis le père Jean-Philippe, je suis content de vous rencontrer... » Pas de grands discours, mais une petite phrase, pour se laisser accueillir. Se laisser accueillir, c'est une étape qu'on oublie souvent, mais qui est tout aussi importante que d'accueillir. Il y a un tel imaginaire autour de la prostitution que nous en oublierions presque que nous sommes face à des personnes. Elles ne vont pas nous sauter au cou ni nous accueillir comme le sauveur, mais plutôt commencer par nous envoyer promener, nous et notre condescendance, par un : « Moi je me prostitue, c'est mon métier, je gagne beaucoup d'argent et ça me plaît. » Il faut accueillir cela. Et puis avec un peu de cran, on peut répondre : « Ah bon, alors, est-ce que je peux revenir te voir ? Je serais content de passer un petit moment avec toi. » Si c'est fait sans emphase, on marque des points, car la personne est touchée.

Un point essentiel dans la rencontre avec les personnes en

situation difficile est de rester soi-même. Ce n'est pas un autre que moi-même, équipé d'une combinaison hermétique, qui est envoyé en mission. En tant que prêtre, j'ai souvent eu la tentation de me glisser dans un rôle : ce qu'un prêtre devrait être dans mon imagination. Mais les jeunes toxicos m'ont appris cela : il faut que je reste moi-même. Je ne suis pas une catégorie de personnes, le prêtre, envoyé à une autre catégorie d'individus que sont les toxicos ou les prostituées. Je suis envoyé à des personnes qui attendent quelque chose de moi, Jean-Philippe. Évidemment, ces personnes m'ont testé, surtout les filles, en me faisant du charme, en découvrant un peu leur poitrine... Une fois, dans le camping-car, l'une d'entre elles avait la poitrine un peu découverte, je lui ai dit : « Écoute, habille-toi, déjà que je ne sais pas à quel saint me vouer... » L'humour permet de dénouer bien des situations ! Pas l'humour cassant et grinçant, mais une petite touche pour rattraper, dédramatiser une situation, c'est indispensable. Cela permet de ne pas fermer la porte du dialogue et de l'écoute tout en montrant que nous sommes bien dans nos baskets. C'est important pour elles de nous voir heureux. L'humour bienveillant n'est cependant pas toujours inné. Paradoxalement, je l'ai acquis dans les larmes !

En acceptant de me faire travailler au corps par l'Esprit Saint, j'ai acquis un peu de souplesse. L'Esprit Saint a changé mon regard, il m'a donné de quitter ma vision psychologique ou sociologique, mon point de vue de savant. En bons cartésiens, nous avons tendance à catégoriser les gens, à les mettre dans des cases : la case prostituée, la case médecin, la case bénévole, la case ouvrier... Cela nous rassure. Le problème est que ces grilles de lecture ne facilitent pas le contact, elles sont des moyens de se protéger. Accepter de baisser la garde, de ne plus se protéger, c'est long, cela prend du temps. Cela n'empêche pas, évidemment, qu'il y ait une prudence à avoir. Par chance,



sans doute grâce à l'habit, les filles ne m'ont jamais manqué de respect. Si cela arrive, si une fille se comporte mal envers moi, ce sont les autres qui lui en font la remarque. Pour ma part, même si une fille ne me respecte pas, je ne dis rien, sauf si c'est vraiment trop vulgaire et provocateur. Mais en général, ce n'est pas le cas. Elle teste et les autres viennent la voir et lui disent : « Écoute, c'est le Padre ! Avec ce qu'il fait pour nous, respecte-le. » La fille en question ne prend pas mal cette remarque, parce qu'elle voit que mon regard est resté bienveillant, que je ne la rejette pas. Garder un regard bienveillant dans ces situations est certes une grâce, mais cela présuppose aussi d'être au clair avec sa propre sexualité<sup>2</sup>. Les filles *attendent* ce regard sur elles. Elles en ont *besoin*. Alors, en quelque sorte, nous avons à nous améliorer *pour elles* aussi. Tout en nous déstabilisant par leurs comportements, leurs attentes, les filles nous aident ainsi à rester humains. C'est magnifique de voir combien elles sont surprises du temps que nous prenons pour les écouter, pleurer et rire avec elles... Il faut accepter cependant que nous ne serons jamais complètement prêts *avant* les rencontres. Ce sont précisément les rencontres qui nous forment : on ne fait pas l'économie de l'expérience. Je me souviens de ce que m'avait dit Jean Vanier : « Aimer, ce n'est pas faire quelque chose pour quelqu'un, c'est être avec lui. »

## **Affronter nos peurs**

Les personnes défigurées dans leur âme, dans leur cœur et dans leur corps, peuvent réveiller en nous des peurs extrêmement profondes et très fondamentales : peur de la sexualité et de ses pulsions archaïques incontrôlables qui peuvent échapper à toute raison, angoisse de souffrir, angoisse face à la douleur, à la violence... Même lorsqu'on arrive avec

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

**Michel**

***Les filles du bois, des personnes  
extrêmement attachantes***

*Aujourd'hui responsable des tournées du cœur de Magdalena, ce n'est pas par la paroisse Sainte-Cécile ni par les bénévoles que j'ai connu l'association. J'habite dans le nord de Boulogne et j'ai des chiens, deux bouledogues que je promène au bois et qui intéressent facilement les gens. Comme je suis retraité, assez bavard et que je n'ai pas d'a priori, j'ai commencé à lier conversation avec les filles que je rencontrais dans le bois. Au fil du temps, elles sont devenues des amies, et ce sont elles qui m'ont indiqué l'association Magdalena en me disant que j'avais beaucoup de points de ressemblance dans mon discours avec le père Jean-Philippe. Sur leurs conseils, je suis donc allé me présenter au Padre et, dans la foulée, je suis devenu membre de l'association, d'abord pour les repas du cœur puis pour les tournées.*

*Je suis aujourd'hui responsable des « tournées du cœur » que l'on fait en camping-car dans le bois, et c'est également moi qui reçois les filles qui font la demande d'arrêter la prostitution et de passer un temps à la maison Magdalena pour se préparer à la réinsertion. Je les reçois chez moi pour leur expliquer le fonctionnement de la maison. À cette occasion, j'essaye de leur faire voir tous les bons côtés, mais aussi tous les aspects qui vont être difficiles pour elles : elles vont avoir*

*des horaires, elles ne gagneront plus d'argent et cela va être à elles de trouver un but précis, ce qu'elles veulent faire. Je fais cela pour que si ça ne marche pas à la maison, elles ne vivent pas cela comme un échec supplémentaire. Qu'elles puissent se dire : « Bon, ce n'était pas pour moi », et non : « C'est un nouvel échec. »*

*De ces filles, je reçois beaucoup plus de choses que je ne leur en apporte. Elles sont extrêmement courageuses ! Je me suis fait beaucoup d'amies parmi elles. Moi, j'ai eu plutôt de la chance dans la vie : je viens d'un milieu bourgeois, je suis né dans une famille aimante, j'ai fait les études que je voulais. Je n'ai pas eu de problèmes graves. Comme j'ai en plus la chance d'être marié avec une femme ouverte d'esprit, quand j'ai commencé à sympathiser avec des filles du bois, nous avons commencé à les recevoir à dîner, chez nous : elles en étaient ravies !*

*Je garde de ma première rencontre avec elles un souvenir extraordinaire. J'ai vu, au seuil d'un camping-car d'où sortait un air d'opéra, une fille avec une robe extrêmement courte et des cuissardes agiter un paquet de croquettes pour nourrir les chats du bois ! Comme j'aime bien l'opéra, j'ai commencé à discuter avec elle. Elle s'appelait Rachel. On s'est liés d'amitié et je l'ai emmenée visiter Paris, sortir un peu du bois. On a vécu de très bons moments ensemble. On se connaissait depuis déjà un an quand elle m'a dit qu'elle était transsexuelle. Comme je suis quelqu'un de naïf et que je ne me pose pas trop de questions, je n'avais rien vu du tout. Je ne connaissais pas du tout cette population.*

*J'essaye toujours de faire comprendre aux filles qu'il n'y a pas que le bois. Le bois, c'est comme pour moi la bibliothèque, à l'époque – j'étais bibliothécaire –, on vient là pour gagner de l'argent. Ça ne me regarde pas, chacun a son parcours. Mais*

*ce qui est intéressant, c'est de leur montrer qu'il y a autre chose à Paris. Je leur dis souvent : « Tu sais, Jeanina, tu sais, Rachel, il y a autre chose à faire à Paris. » Je les emmène voir des bibliothèques, j'essaie de faire des choses avec elles. J'essaie aussi de les voir beaucoup en dehors du bois pour qu'elles puissent me dire si elles ont un problème.*

*J'ai toujours considéré les filles du bois comme des égales. Je n'ai jamais eu de sentiment de supériorité ou autre. Même quand on tourne dans le bois, quand je les vois partir avec un client, je ne pose aucune question. Autrefois j'allais voir des confrères bibliothécaires qui me laissaient soudainement pour conseiller un lecteur en rayon, c'est exactement la même chose ! Elles sont à leur boulot et je n'ai pas à les juger, d'autant que ce sont de très belles natures. Elles ont quand même toutes commencé à travailler dans la rue vers 11 ou 12 ans. C'est épouvantable ! Et malgré cela, elles sont courageuses, combatives, elles ont toujours la pêche... Elles ont même une sensibilité et une politesse du cœur avec nous qui sont extrêmement touchantes. Elles ne comprennent pas toujours pourquoi on vient les voir avec le camping-car, pourquoi je les emmène à Paris... Parfois elles me disent gentiment : « Mais t'as pas autre chose à faire, Michel, que de t'occuper de nous ? » Cela me touche toujours énormément, parce qu'elles ne prennent pas les choses pour un dû. C'est une manière de manifester leur reconnaissance. Par ailleurs, quand je passe à la maison Magdalena et que je retrouve les filles du bois que je connais, elles me remercient toutes chaleureusement. Dès que j'arrive, Thalia et les autres accourent pour m'embrasser et me dire : « Merci, Michel ! Regarde où j'en suis maintenant : je m'en sors. » C'est très gratifiant de donner du temps pour elles, parce qu'elles ont une reconnaissance qui va droit au cœur. Là où je suis différent des autres, c'est que je pense que*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



parfois, qu'ils me donnent des leçons : « Qui es-tu pour vouloir me corriger, vouloir changer mon regard, ma posture de supériorité ? » Quand j'entends le cri de l'autre, soit je fuis, soit j'ai peur, soit j'accepte de rester là, et de me confronter à mes peurs, de me laisser complètement déstabiliser humainement, psychologiquement et même spirituellement parlant. Mais cela, je ne le comprends pas forcément tout de suite. Quand Jésus dit : « Veux-tu être mon disciple ? », on pourrait presque ajouter : « Je suis très heureux que tu me suives, tu ne peux pas savoir combien ça touche mon cœur. Mais ce que je te demande, c'est aussi de prendre ta croix. » N'aurions-nous pas spontanément quelques réserves ? « Ah, non, ça, je ne peux pas, je ne sais pas faire, je n'y arriverai pas ! Et puis l'amitié, ça ne me dit rien. Moi, ce que je veux c'est le bonheur, le plaisir... mais ne pas être obligé de donner de ma personne, j'ai assez souffert comme ça ! »

## **Affectivité et tendresse**

Quand on me demande : « Père, c'est quoi un transgenre ? », je réponds : « Je ne sais pas du tout. » Je le fais un peu exprès, parce qu'en réalité j'ai rencontré des spécialistes de la question, comme Colette Chiland, que j'ai déjà mentionnée et qui a mené des études très poussées sur le transsexualisme<sup>3</sup>. Personnellement, j'ai fait le choix de ne pas trop me pencher sur la question, de ne pas devenir un spécialiste. Je ne voulais pas que mon regard se transforme et que les filles deviennent pour moi des catégories. Moi, je n'accueille pas un sexe, j'accueille une personne. Elles font le choix d'être transgenres, ce qui implique une certaine fragilité par rapport aux critères du monde d'aujourd'hui. Face à elles, en quelque sorte, je suis moi aussi anormal du point de vue de la sexualité : je suis religieux et j'ai

fait vœu de chasteté. C'est ma pauvreté par rapport au monde. Je ne veux pas être dans la posture de celui qui accueille un « cas ». La première valeur évangélique, c'est Jésus qui nous permet de nous rencontrer et de nous recevoir mutuellement.

Dans les débuts de la maison Magdalena, quand j'ai annoncé que j'allais habiter quatre jours par semaine à côté de la maison des filles du bois de Boulogne, certains m'ont dit : « Mais tu n'as pas peur d'avoir des envies parfois ? » Je leur ai répondu : « Je vous rappelle que c'est des transgenres, c'est pas mon truc, moi ! » Ces personnes attendent de nous une délicatesse très ajustée, qui nous oblige à revisiter notre affectivité. Bien sûr, cela ne signifie pas que nous n'allons pas avoir des désirs, mais il ne faut pas en avoir trop peur, notamment en cessant de considérer la sexualité sur un plan uniquement moral. C'est par peur de notre affectivité, en effet, que nous risquons d'être durs et cassants. Pour cela, nous avons besoin d'avoir quelqu'un à qui on peut tout dire, autrement on risque de s'enfermer dans la honte et la culpabilité dès que l'on a un désir. Il s'agit de trouver un accompagnateur à l'écoute, qui soit dans une disponibilité réaliste face à la situation qu'il nous faut vivre. Beaucoup de belles personnes proposent des accompagnements, mais peu sont dans une attitude de compassion réaliste, c'est-à-dire qui tient compte de la personne en face, dans sa spécificité. Cela demande beaucoup de maturité et d'expérience.

Les marques d'affection sont importantes pour les filles. Il faut savoir les regarder dans les yeux, leur serrer la main, éventuellement les prendre dans les bras... Le corps de ces filles est devenu un instrument pour gagner de l'argent. Elles ont mis des barrières de protection : « Le client, que mon corps ce soit moi, ça ne le regarde pas, et même, il n'a pas intérêt à s'y aventurer. » Or, cela fait partie de la rencontre que d'être confronté au corps de l'autre, et donc à mon affectivité, et cela

me fait grandir dans ce domaine. Le pape François, dans son réalisme de bon pasteur, à la suite de Jésus, disait devant deux cents personnes en congrès à Assise : « Aujourd’hui, plus que jamais, il nous faut une révolution de la tendresse. Cela nous sauvera<sup>4</sup>. » Nous apprenons donc à être présents, à poser des gestes tendres. À la maison Magdalena, Mina est une fille très belle, qui fait deux têtes de plus que moi. Quand j’arrive à la maison, elle me prend dans ses bras : « Ah, mon père ! » Il y a deux ans, même un an, je n’aurais pas pu, j’étais trop raide, cela heurtait mon affectivité. Mais devant son besoin de recevoir la tendresse de Jésus, quelque chose s’est décoincé. Je n’ai plus le droit d’avoir peur de mon affectivité quand quelqu’un me demande la tendresse du Christ. Elles ne jouent pas. Pour elles, « JE SUIS UNE PUTE » est écrit sur leur front et dans leur cœur. À nous d’entendre leur demande, de les aider à dévoiler leur cœur d’enfant, qui reste là, tout au fond d’elles, même s’il a été très abîmé.

En dehors des prostituées, beaucoup de personnes se sentent perdues dans leur corps et sur le plan affectif, sensuel et sexuel. Toutes ont besoin de rencontrer des gens qui ne sont pas des super-héros, et dont la vulnérabilité s’est transformée non pas en dureté mais en tendresse. Le problème de la rigidité, c’est qu’elle est sécurisante : on peut la justifier par des arguments intellectuels. La tendresse de Dieu qui désire entrer dans nos vies, dans nos cœurs, manifeste que mon Dieu créateur est Père et qu’il veut prendre soin de chacun de ses enfants. Mais il nous a donné la liberté pour dire oui ou non à sa paternité qui est tout amour – car Dieu est tout-puissant, oui, mais tout-puissant d’Amour. Face à cela, nous pouvons paniquer car nos expériences de la paternité ne sont pas toujours très bonnes. Et le Séducteur du monde sait bien exploiter ce piège pour fermer

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*C'est un long processus, parce qu'au départ elles doivent se reposer psychologiquement du lourd passé qu'elles traînent depuis leur enfance, et la plupart n'ont pas fait d'études.*

*En août 2015, ma maman a fait une chute et est morte sur le coup. Moi qui avais une relation affective avec elle enkystée dans mon ADN, comment surmonter l'absence d'un lien aussi vital ? Dans mon désarroi, la question du sens de ma vie est devenue plus présente, et j'ai cherché une manière de m'investir et de donner de moi-même. Grâce à cette lumière qui m'éclaire toujours, j'ai rencontré des personnes bénévoles aux mercredis du cœur à Boulogne, qui m'ont proposé de rejoindre une équipe de service. Ce temps de service et de convivialité me procure un grand apaisement, et je ne manque aucun mercredi. En cuisine, au sein de l'équipe, comme en salle auprès des personnes qui arrivent avec leurs problèmes, parler aux uns et aux autres me fait du bien, et réciproquement.*

*Aujourd'hui, j'ai repris le métier d'auxiliaire de vie à plein temps, mais à domicile cette fois-ci, et je donne un coup de main à la maison Magdalena, pour les démarches administratives notamment. Je partage ma vie avec un homme qui me donne une stabilité émotionnelle, qui est plein d'humour et de bien d'autres qualités. J'essaye de trouver l'équilibre pour vivre en harmonie avec ce que je suis et mes valeurs.*

*Je souhaite à tous les transgenres de trouver leur chemin et la force de le parcourir, dans la quête d'une existence paisible à laquelle tout être humain aspire.*

## Chapitre 8

# Les pauvres au cœur de la communauté

LE pape François l'a affirmé :

La pire discrimination dont souffrent les pauvres est le manque d'attention spirituelle. L'immense majorité des pauvres a une ouverture particulière à la foi ; ils ont besoin de Dieu et nous ne pouvons pas négliger de leur offrir son amitié, sa bénédiction, sa Parole, la célébration des sacrements et la proposition d'un chemin de croissance et de maturation dans la foi. L'option préférentielle pour les pauvres doit se traduire principalement par une intention religieuse privilégiée et prioritaire<sup>1</sup>.

Face à la souffrance, soit on est broyé et complètement anéanti, soit on est révolté, soit cette souffrance devient un moyen d'accueillir la bonté consolatrice de Dieu et de la transmettre aux autres. Sans mes expériences douloureuses, je me trouverai aujourd'hui très démuné face à la souffrance de l'autre. Elles ont aiguisé ma sensibilité, mais aussi créé une certaine distance face aux événements qui me permet d'approcher la douleur d'autrui, sans me laisser détruire par elle.

### L'accueil paroissial

Mon premier souci, dans l'intuition de Magdalena, a été d'accueillir les pauvres au cœur d'une paroisse, parce que c'est le lieu de la rencontre avec Dieu mais aussi de l'incarnation de

la charité fraternelle. Mère Teresa nous dit que la première chose dont les pauvres ont besoin, c'est qu'on les reconnaisse non pas comme des pauvres mais comme des personnes. Il est bien sûr important de leur donner à manger, particulièrement dans les pays où la faim est encore un vrai problème, mais s'asseoir à côté d'un pauvre et l'écouter le valorise. À côté d'associations qui œuvrent magnifiquement comme le Secours catholique, la Croix-Rouge ou la société de Saint-Vincent-de-Paul, j'ai eu le désir que Magdalena développe particulièrement cet accueil de l'autre comme un autre moi-même : nous sommes deux pauvres qui avons besoin l'un de l'autre. Comme le dit très justement saint Vincent de Paul, grâce aux pauvres, notre charité et la qualité de ma relation humaine grandissent... Les repas du cœur mobilisent beaucoup de bonne volonté autour de la paroisse : pour moi, c'est encore un signe que ce mouvement est ecclésial au sens large du terme. Les commerces du coin et les boulangeries offrent par exemple leurs restes de pain et de viennoiseries pour les repas du cœur de Magdalena Boulogne, ce qui complète les dons de la banque alimentaire. Ces commerçants ne viendront pour la plupart jamais à la messe, mais ils sont heureux de donner du pain pour les pauvres, et d'une certaine manière, cela leur permet d'être intégrés dans la paroisse. Une ou deux fois par an, nous les invitons à venir, mais sans les forcer : « On serait tellement contents que vous passiez ! » Certains viennent et nous rendent de grands services.

Pour moi, la paroisse est d'abord un lieu d'accueil familial. Les paroissiens sont conscients de la chance qu'ils ont d'avoir reçu cette vie intérieure qui leur vient de Jésus, et ils veulent la donner, la communiquer à tous, et d'abord à ceux qui en ont le plus besoin. La devise de Magdalena : « Elle m'a regardée comme une personne », exprime bien notre ambition de ne pas regarder l'autre selon sa détresse ou sa pauvreté mais comme

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



monde.

Certaines catégories de péchés sont tout bonnement inconcevables aux yeux de certains : « Mon père, une prostituée, quand même... » Comme si c'était impardonnable ! Mais savons-nous ce qui l'a conduit à cette prostitution ? N'oublions pas qu'elles sont humiliées, écrasées et qu'elles ont laissé tomber l'amour de leur corps. La plupart du temps, on ne sait pas comment elles en sont arrivées là. Voilà vingt ans que je côtoie des personnes prostituées, et je n'ai encore jamais rencontré une fille qui m'a dit : « Voilà comment ma vie s'est passée depuis mes 5 ans jusqu'à aujourd'hui. » Elles n'y arrivent pas, c'est comme cassé en elles. Et si nous brisons à notre tour les quelques désirs qu'elles portent encore, nous risquons de beaucoup les abîmer, elles qui ne se protègent plus par l'indifférence. Il faut donc renoncer à ce réflexe naturel : « Raconte-moi ton histoire pour que je puisse mieux t'accompagner. » Non. Il faut accepter de ne pas comprendre. Aujourd'hui, je reconnais aussi que si ces personnes ont été ravagées par le péché, c'est aussi notre faute, parce que nous l'avons laissé se propager. Nous aurons beau les accuser, nous sommes également responsables, solidaires dans le mal. Qu'avons-nous fait pour que les clients ne viennent plus ? Quand leur avons-nous rendu visite avec un simple regard d'amitié ?

## **Le pardon dans la communauté**

Jean Vanier affirmait que la communauté reposait sur le pardon. Dans nos maisons Magdalena, la miséricorde doit évidemment rester présente en arrière-fond de tout le projet thérapeutique. Les accueillir est plus qu'une première étape, c'est déjà une manière de leur permettre de se restructurer.

Quand elles arrivent, elles savent très bien toutes les bêtises qu'elles ont faites et elles se trouvent dans des états d'humiliation et d'écrasement. Il est donc très important de voir, au-delà des apparences, des comportements parfois, une personne très blessée. Quand Carif est arrivé à la maison, il était très marqué... Comment l'accueillir ? Avec joie, comme un fils prodigue : « Viens dans mes bras ! Je suis heureux de t'inviter à vivre, à prendre un nouveau départ. » Par la suite, dans la vie en communauté, il y a de multiples occasions de pardonner. L'équipe d'accompagnement doit spécialement veiller à pardonner à l'autre, intérieurement, le plus vite possible. Extérieurement, cependant, il faut rester prudent, car nous n'évoluons pas tous au même rythme : la personne en face peut encore être dans sa colère. Quand on a blessé quelqu'un également, il faut savoir parfois se taire et prier. Il arrivera un moment où l'on pourra demander pardon et recevoir ainsi le pardon de l'autre.

Les filles de la maison arrivent écrasées par les conséquences du péché, et d'un péché qui n'est pas seulement personnel. La miséricorde consiste alors à traverser la misère pour toucher l'enfant de Dieu qui se trouve dans chaque personne. J'ai vu des filles pleurer à cause des fautes qu'elles avaient pu faire. Pour moi, c'est toujours bon signe : les choses sortent. Au bout d'un moment, je ne vois plus la misère, mais le cœur de l'enfant mort qui demande à revivre. Je porte cette espérance fragile au fond de moi, pour elles. C'est pour cela qu'il est important que toutes les personnes qui les côtoient, qui les aident, qui ont la charge de les accompagner, acceptent de se laisser transformer intérieurement, et non pas seulement d'appliquer des méthodes. Les filles ont besoin de nous comme des relais de l'espérance, et si on ne se laisse pas toucher, on ne comprend pas toujours que leur agressivité vient du rejet, de la violence de la prostitution,

du regard des autres... Parfois, le Seigneur nous fait vivre des situations semblables ou de grandes épreuves intérieures au plan spirituel, de solitude, où nous avons l'impression d'être coupés de Dieu, de nos frères... Ces souffrances peuvent nous préparer à recevoir plus tard des personnes abîmées avec compassion, comme un autre moi-même. Même s'il nous faut en même temps tenir une certaine fermeté auprès d'elles, cet équilibre s'apprend, et parfois dans la douleur intérieure.

J'aime ce texte de Mère Teresa :

Jésus veut que je vous dise encore – surtout en cette semaine sainte – combien il a d'amour pour chacun d'entre vous, au-delà de tout ce que vous pouvez imaginer. [...] Le diable essaiera de se servir des blessures de la vie, voire de vos propres fautes, pour vous persuader qu'il n'est pas possible que Jésus vous aime réellement. [...] Lorsque vous n'êtes pas acceptés par les autres – ou même parfois par vous-mêmes –, il est celui qui, toujours, vous accepte. Mes enfants, vous n'avez pas à être différents de ce que vous êtes dans la réalité pour que Jésus vous aime. Croyez simplement que vous lui êtes précieux. Apportez vos souffrances à ses pieds et ouvrez seulement votre cœur pour qu'il vous aime tels que vous êtes. Et lui fera le reste<sup>6</sup>.

Découvrir combien moi-même je suis pécheur est une miséricorde qu'il faut demander à Dieu. Sans cela, je risque de me retrancher derrière la loi, alors que Jésus nous dit que c'est la charité qui doit être la mesure. Si je ne me laisse pas ainsi toucher intérieurement, je vais accueillir l'autre comme un pécheur, et devenir moi-même son accusateur. Je n'ai pas le droit de faire cela. Mon rôle est de les accueillir au nom de Jésus et de Marie, de les aider dans leur cheminement, et, si nécessaire, de les aider à discerner là où elles se sont laissé entraîner et où elles ont leur responsabilité. Elles ont par exemple choisi de gagner de l'argent pour avoir une belle montre, de beaux vêtements, faire de beaux voyages... Une fille me disait, au

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Lorsque tu découvres ce qu'est la personne humaine, dans sa profondeur et sa simplicité, au-delà de ce qu'il y a de compliqué, de ce qui pèse lourd, tu peux toucher Marie.

Les personnes que nous rencontrons dans le bois ou sur les trottoirs nous émerveillent souvent par leur lien avec Jésus et Marie. Elles savent que malgré tout ce qu'elles font, Dieu les aime. La Vierge Marie, parce qu'elle est immaculée, se rend compte autour d'elle de la souffrance qu'occasionne le péché, c'est-à-dire quelque chose qui broie le cœur de l'homme. Elle n'a pas d'imaginaire, elle n'a pas de complaisance avec le péché, et par là, elle a pitié de ses enfants qui en subissent les conséquences. « Elle m'a regardée comme une personne qui parle à une autre personne » : Bernadette en a été tellement marquée qu'elle a jugé bon de le rapporter. On pourrait se dire : « Mais c'est normal de regarder les personnes comme des personnes ! » Visiblement, non. Marie a traité Bernadette avec beaucoup de respect et elle lui est même apparue comme son égale : Bernadette l'appelait « la petite demoiselle ». Notre tentation à nous, dès qu'on a un peu de pouvoir, de supériorité, est plutôt d'écraser l'autre. Ce n'est pas ce que fait Marie. Elle ne nous regarde pas du haut de son immaculée conception mais se fait « refuge des pécheurs ». Nous essayons humblement d'être le relais de ce regard auprès des personnes qu'elle nous confie : les transsexuels du bois de Boulogne. Cependant, nous restons nous-mêmes : le Seigneur ne supprime pas nos pauvretés, et parfois nos galères nous le rappellent. Dieu fait avec qui nous sommes. Du moment que nous voulons bien être des instruments, il n'attend pas que nous soyons parfaits. Moi, par exemple, je supporte toujours aussi mal que les filles à la maison m'empruntent systématiquement mes affaires. On pourrait penser qu'avec ce que j'ai dû dépasser par ailleurs, je suis au-dessus de tout ça, mais non ! Le Seigneur me laisse cette

pauvreté.

L'une des preuves de l'attachement des filles à Marie est que ce sont elles qui nous ont demandé de les emmener en pèlerinage à Lourdes. Ces pèlerinages annuels sont de très beaux moments. Au début, ce n'était pas si simple à gérer : la première fois, elles ont mis un de ces bazars dans le train... Elles étaient comme des gamines qui découvraient le TGV, à rigoler, papoter, chanter... C'était la fête pour elles. Dans le wagon où nous étions, un couple de bonnes gens qui revenait de Roland-Garros s'est mis en pétard parce qu'il ne pouvait pas être tranquille. Plus tard, il a même écrit à Mgr Daucourt, qui nous accompagnait, pour se plaindre. Dans cette joie un peu trop débordante, j'ai eu le sentiment de toucher quelque chose de la simplicité de ces filles, au-delà de toutes les situations compliquées qu'elles affrontent par ailleurs. Elles sont revenues à la charge plusieurs fois pour y retourner. Ces pèlerinages les réjouissent profondément, ce sont de véritables moments de résurrection. Évidemment, le démon est furieux et il ferait tout pour que l'on abandonne. Mais quand il s'acharne tant, c'est qu'il y a là quelque chose de précieux.

Une fois, au retour d'un pèlerinage à Lourdes, une fille est allée se prostituer avec un militaire dans les toilettes du TGV. Quand les autres me l'ont dit, quel coup... J'ai eu la grâce de garder la tête froide et de ne pas considérer tout cela comme un gigantesque échec. Je suis allé la voir : « Est-ce que c'est tout ce que tu as retiré de ton pèlerinage ? » Elle m'écoutait, tête baissée, pas fière.

Marie est présente dans les plus grandes souffrances, y compris lorsque l'on pense qu'on n'a plus le droit d'aimer. Elle ne cesse de nous encourager à l'amour. « Si vous saviez combien je vous aime, mes enfants », dit-elle à Medjugorje. La Vierge Marie nous rappelle son amour, et nous voudrions vivre sans

aimer ? Certes, nous sommes fragiles et il est difficile de ne pas en avoir peur. Le plus dur, c'est d'apprendre à aimer et à se laisser aimer, donc à être vulnérables, à se laisser toucher par l'autre. C'est l'inverse de la dureté. J'ai mis beaucoup de temps à ne plus culpabiliser d'avoir certains désirs : à qui en parler quand on en a honte ? Dès lors que nous l'accueillons dans notre vie affective, la Sainte Vierge ne nous lâche jamais. Il ne faut jamais oublier de nous tourner vers elle. Dans l'adversité, elle va nous montrer par des événements, des paroles, qu'elle est là, qu'elle ne nous a pas abandonnés. Le piège, c'est de se replier sur le remords. Dans ces moments-là, on a besoin de quelqu'un de confiance pour nous rappeler que la Sainte Vierge nous aime et qu'elle ne nous juge pas. Il faut la laisser nous apprendre à nous regarder nous-mêmes comme elle nous regarde. Bien sûr, nous avons aussi besoin de la confession. Comme beaucoup d'hommes, avant de me convertir complètement, j'ai eu une période où je ne m'en sortais pas avec ma sexualité. À chaque fois, j'étais dans la honte, je me sentais idiot et je m'en voulais. Et puis j'ai pris conscience que ça ne servait à rien de raisonner ainsi, alors j'ai changé de tactique : quand l'épreuve devenait trop forte, je récitais lentement un *Je vous salue Marie*. Plus tard, même, j'ai eu le courage de me mettre à genoux pour le dire ! Ça m'a sauvé. Je ne dis pas que ce n'est plus jamais arrivé, ce serait un mensonge. La Vierge Marie nous maintient dans une certaine pauvreté pour que nous restions humbles, tout en nous apprenant à nous dépasser nous-mêmes pour nous tourner vers les autres. Aujourd'hui, je peux en témoigner auprès d'hommes tentés par un certain repli sur le plaisir et la sexualité. La plupart de nous avons un chemin important à faire dans ce domaine.

Notre rôle, comme prêtre, comme père, est, avec Jésus et Marie, de trouver les paroles pour panser les blessures. Au pied

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



que ce soit pour les dîners du cœur ou pour les nuits du cœur. Pour participer aux tournées à la rencontre des personnes prostituées, il faut être âgé d'au moins 23 ans. Une rencontre est fixée avec le responsable de l'activité que souhaite rejoindre le bénévole.

Une formation de nos intelligences et de nos cœurs pour l'accompagnement des bénévoles est essentielle pour mieux accueillir ceux à la rencontre desquels nous allons. Nous ne pouvons pas nous contenter de la formation pratique, qui est importante, mais qui doit être l'incarnation de notre recherche de vérité.

Marie est au cœur de chacun, dans son grand mystère de Mère de Miséricorde. Elle nous fait découvrir toute la tendresse du Père pour tous les pécheurs, à travers le don de Jésus son enfant et Fils du Père. Nous sommes tous des enfants prodiges qui avons besoin de revenir à la maison pour entrer dans un chemin de croissance et d'espérance.

Fait le 22 juillet 2014

Fête de sainte Marie-Madeleine

Père Jean-Philippe CHAUVÉAU

\*

D'un commun accord avec sa communauté et l'évêque de Meaux, le père Jean-Philippe a quitté la maison Magdalena pour se consacrer à la fédération Magdalena. Si vous souhaitez entrer en contact avec l'œuvre Magdalena, vous pouvez écrire à [contact@federation-magdalena.fr](mailto:contact@federation-magdalena.fr).

# Table

Introduction

Chapitre premier. Résilient par grâce

Chapitre 2. L'aventure de la maison Magdalena  
*Thalia. Un chemin de vie*

Chapitre 3. De l'efficacité à la présence  
*Karen. Un changement de vie complet*

Chapitre 4. Éduquer et accompagner

Chapitre 5. La paternité

Chapitre 6. Oser la rencontre qui nous fait peur  
*Michel. Les filles du bois, des personnes  
extrêmement attachantes*

Chapitre 7. Découvrir notre capacité à aimer  
*Juana. Rescapée de la prostitution*

Chapitre 8 . Les pauvres au cœur de la communauté  
*Rodolphe. Magdalena 38*

Chapitre 9. Avec Marie, la souffrance visitée par l'amour

Chapitre 10. Marie-Madeleine  
*Camélia. « Quand tu n'as plus rien à perdre  
dans la vie, tu es plus entière dans ton amour »*

Conclusion

Annexe. Charte de Magdalena



DU MÊME AUTEUR

*Que celui qui n'a jamais péché...*, Salvator, 2014